

TJP ÉDITIONS

.

REVUE BISANNUELLE  
NUMERO 03 MARS 2018



# CORPS OBJET IMAGE

RÉ-  
ANIMATION

# THE LIGHT HOUSE PROJECT BROUHAHA DE L'INFRAMONDE

*Duncan Evennou*

« Et vous, avez-vous rêvé cette nuit ? ». C'est par cette question que l'auteur Lancelot Hamelin, le metteur en scène Duncan Evennou et leur équipe du *Light House Project* entraient en contact avec les habitants de Nanterre au printemps 2017, pour explorer les paysages oniriques de la ville à la veille d'une élection présidentielle. Se réunissant au théâtre Nanterre Amandiers un dimanche par mois, ils ont mis en place un protocole d'enquête leur permettant de composer un épais *corpus*. Récits de rêves, réflexions sur leurs rapports à leurs activités oniriques, refus catégoriques de répondre aux questions, confidences rares ou transmission de récits familiaux, les habitants de Nanterre brosent par leurs paroles un portrait kaléidoscopique de l'inframonde d'une ville.

Qu'est-ce qu'un rêve ? Que dessine la somme de tous nos rêves réunis, les rêves de celles et ceux qui partagent les mêmes conditions d'existence ? Quelle place faire à ce corpus ?

Ce n'est finalement que fort récemment que le rêve s'est décrypté et, de fait, pratiqué comme un théâtre intime souvent inavouable, retranché dans un psychisme intérieur et privé inatteignable. Freud n'est pas pour rien dans cette affaire, achevant de promouvoir une version possible de l'activité onirique en l'imposant comme la seule valable. Il aura non seulement confisqué la légitimité à dire le vrai du rêve, mais encore à en prescrire les formes possibles de sa pratique.

Certains anthropologues nous apprennent à l'inverse, qu'en de multiples endroits de la planète, « rêver » est une activité collective et prospective, c'est la communauté entière et son futur immédiat qui sont engagés dans le fait même du rêve (Kohn, Descola).

Rappeler ce partage ne doit pas nous servir à diviser le monde entre des manières supposées « pures » et « impures » de rêver, mais à nourrir un trouble par lequel d'autres manières de rêver et d'être mis à l'aventure par les rêves se remettent à exister. Une *ré-animation*, ici, au sens où c'est ainsi, comme l'a montré Gisèle Besson à propos de l'activité onirique des moines du Moyen-Âge, que l'on rêvait naguère sous nos latitudes. En tout cas, qu'il était permis de le faire...

## CARTOGRAPHIE

« De ces rêves trop rêvés, trop relus, trop écrits, que pouvais-je désormais attendre, sinon de les faire devenir textes, gerbe de textes déposée en offrande aux portes de cette “voie royale” qu’il me reste à parcourir – les yeux ouverts ? »

Georges Perec, *La Boutique obscure*, 1973.

Alors que j’étais en voyage à Saint Pétersbourg, j’avais été marqué par un mémorial situé au départ de Nevsky Prospekt, en hommage au siège de Leningrad. Sur une plaque bleue d’époque, en lettres capitales blanches était écrit :

«CITOYENS ! CE CÔTÉ-CI DE LA RUE EST LE PLUS DANGEREUX PENDANT LES BOMBARDEMENTS D’ARTILLERIE.»

En-dessous de celle-ci était apposée une autre plaque, plus récente, moins usée par l’histoire et les intempéries, plus formelle aussi, comme le sont les manifestations du « devoir de mémoire ». Cette plaque commémorait la mort des habitants de la ville, tués par les bombardements et la faim durant le siège – comme s’ils n’avaient pas respecté cette injonction à éviter...

CE CÔTÉ-CI DE LA RUE.

Ils avaient été nombreux à marcher du mauvais côté de la rue, car le chiffre des victimes était estimé entre 600 000 et 1,5 million. De tous les mémoriaux dispersés dans la ville, celui-ci retenait l’attention des passants, qui le prenaient incessamment en photo. Ce signe d’avertissement nous invectivait *au présent*, et propulsait le lecteur dans la situation d’un habitant de l’époque, suscitant cette mémoire crue et directe de la guerre.

C’est dans le cadre d’un laboratoire de cartographie à l’université européenne de Saint-Pétersbourg que j’ai découvert cette histoire. Avec un groupe de chercheurs de différentes disciplines, nous voulions explorer les paysages invisibles de la ville en utilisant les traces digitales des usagers d’Instagram. Des essais de photos apparaissaient sur nos écrans, désignant des zones d’intérêts à travers la ville et en dessinant ainsi une sorte de méta-morphologie. C’est en suivant ces données que nous avons commencé à collecter ces récits transpirant sur la surface des murs, sous forme de mémorial, de plaque ou de graffitis<sup>1</sup>.

## INFRAMONDE

En arpentant les rues et les traces digitales sporadiques qu’en laissaient les utilisateurs d’instagram, je songeais à cette phrase du médiéviste Georges Duby : « La trace d’un rêve n’est pas moins réelle que celle d’un pas » (Duby 1980).

Il existe de nombreux corpus d’archives de rêves qui croisent l’histoire : des plus connus comme *L’interprétation des rêves* de Freud (1899), en passant par *Rêver sous le III<sup>e</sup> Reich* de Charlotte Beradt (2004), le recueil d’Alice Cook (2016), réunissant des rêves nucléaires éco-féministes de Greenham, ou encore le travail de

<sup>1</sup> — Nous nous sommes inspirés des travaux de l’anthropologue Keith Basso (2016), qui avait créé une série de « prises de vues » sur la culture traditionnelle des Apaches afin de confectionner une carte de leur territoire, autre que celle que les blancs avaient pour habitude de faire.



Mohammad Malas (1987) avec les réfugiés palestiniens dans les camps de Sabra et Chatila, jusqu'à ce corpus recueilli par Lancelot Hamelin auprès des habitants de Nanterre et qui résonnent directement avec la période que nous vivons...

Ainsi, tandis que je menais mes investigations cartographiques, Lancelot Hamelin récoltait seul et ce depuis plusieurs années des récits de rêves dans les grandes villes du monde. Lorsque nous nous sommes rencontrés, dans le cadre d'un atelier de dramaturgie au théâtre des Amandiers, où il était auteur associé et où je travaillais sur des « écritures contemporaines », il m'avait transmis plusieurs centaines de pages photocopiées de ces carnets de rêves. En feuilletant ces manuscrits, je découvrais un périple passant d'abord par la Nouvelle Orléans, pendant la campagne électorale d'Obama, puis par Lyon auprès du laboratoire de l'INSERM dirigé par la neuroscientifique Perrine Ruby, par le Paris des attentats de novembre 2015, Valence, Calais où le bidonville de la Jungle constitue un exemple limite de la notion de « ville », et terminant enfin là où tous les chemins mènent, Rome... Ce périple et ces villes plus ou moins lointaines n'étaient que les extensions de la ville ombilicale de son projet, Nanterre. Territoire sur lequel Lancelot Hamelin désirait désormais concentrer ses explorations, de façon à suivre la campagne présidentielle de 2017 par le biais de la vie onirique de ses concitoyens.

Ces rêves de Nanterre se sont alors présentés comme un territoire de recherches communes possibles.

D'abord, il m'a semblé voir une relation entre sa démarche et les nouveaux modes de cartographies qui m'intéressaient et visaient à révéler, mesurer et étudier la méta-morphologie des villes. L'enquête de Lancelot Hamelin proposait en effet un nouveau mode de compréhension des relations invisibles qu'entretiennent l'espace public, nos pratiques sociales ainsi que notre vie psychique, via notre vie onirique, en tâchant d'en

révéler l'inframonde. Dans la mythologie des peuples d'Amérique centrale, l'inframonde est ce monde du dessous, lié à celui des morts, et dans lequel les hommes se retrouvent chaque nuit à

travers leurs rêves. Et si cet inframonde entrait en résonance avec l'inframince de Marcel Duchamp ou l'infraquotidien de Perec, et affirmait par là même un désir de traiter de notre époque en passant par le minimal, à l'écoute des bas bruits ? Comment explorer ces paysages oniriques et faire émerger cette cité invisible que nous habitons ?

Ensuite, il y avait dans son enquête solitaire une manière de déclencher de la pensée à partir du rêve. J'y reconnaissais ce qui me fascine dans le film *Tableau avec chutes* de Claudio Pazienza, où le documentariste demande à des passants anonymes, des hommes politiques, des philosophes, entre autres, ce qu'ils voient dans le tableau de *La Chute d'Icare* de Bruegel. La peinture devient un prétexte pour faire naître une conversation.

À cette période, je m'intéressais en tant que metteur en scène aux écritures documentaires dites « de création » ainsi qu'aux *ekphrasis*, ces descriptions très détaillées d'œuvres ou d'objet d'art dans un récit. J'étais troublé de voir à quel point la narration du rêve était une action de description très proche de celle de l'*ekphrasis*. Ces témoignages plaçaient les rêveurs dans une situation de double interprétation : dans le sens scénique du terme tout comme dans celui d'une opération de déchiffrement. Car, pour en produire le récit, et pour le dire avec Nerval, le rêveur est appelé à se mettre dans la position d'un narrateur qui chercherait à « dégager de l'ombre et la lumière les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes<sup>2</sup> ». Ce travail faisait également écho à une performance obsédante de Dan Graham, ce plasticien américain qui avait créé *Performer/Audience/Mirror*, où celui-ci s'essayait à décrire sans interruption le reflet mouvant d'une assemblée de spectateurs. « Dire » le rêve, tout comme « raconter » une image, me paraissaient participer de la même « performativité descriptive ». Ces deux activités plongent le performeur et le rêveur dans un état de mémoire. Dans l'action qu'est de dire le rêve, il s'agit de re-convoquer une série d'images vues lors du sommeil, de s'efforcer de les nommer afin d'en produire le récit. Il en va de même dans le travail de description de l'image chez Dan Graham. Le performeur tâche de décrire le reflet d'une assemblée. À chaque événement marquant, il explore les moyens de nommer et de convoquer ce qu'il vient de se passer. Les rêves, autant que les images, n'existent qu'au présent, dans et

ET SI CET INFRAMONDE  
ENTRAIT EN RÉSONANCE AVEC  
L'INFRAMINCE DE MARCEL  
DUCHAMP OU L'INFRQUOTIDIEN  
DE PEREC, ET AFFIRMAIT PAR LÀ  
MÊME UN DÉSIR DE TRAITER DE  
NOTRE ÉPOQUE EN PASSANT PAR  
LE MINIMAL, À L'ÉCOUTE DES BAS  
BRUITS ? COMMENT EXPLORER  
CES PAYSAGES ONIRIQUES  
ET FAIRE ÉMERGER CETTE CITÉ  
INVISIBLE QUE NOUS HABITONS ?

2 — « Le rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort; un engourdissement nébuleux saisit notre pensée, et nous ne pouvons déterminer l'instant précis où le moi, sous une autre forme, continue l'œuvre de l'existence. C'est un souterrain vague qui s'éclaire peu à peu, et où se dégagent de l'ombre et de la nuit les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes. Puis le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces apparitions bizarres : — le monde des Esprits s'ouvre pour nous. » (Nerval 1999)

depuis cet instant où ils sont ressaisis.

Ainsi nos préoccupations respectives se sont-elles rejointes, tant dans la manière de concevoir une cartographie de l'inframonde que dans la manière de voir dans le rêve une certaine performativité, donnant lieu à ce projet commun que nous avons appelé *The Light House Project*. L'image du phare dans la nuit, dans la nuit de cette « sombre époque » que Brecht puis Hannah Arendt désignaient, nous évoquait la façon dont certains peuples se servent du rêve comme moyen de s'orienter, là où l'Occident a occulté l'idée de « Rêver l'Obscur » (Starhawk 2015).

L'IMAGE DU PHARE DANS LA  
NUIT, DANS LA NUIT DE CETTE  
« SOMBRE ÉPOQUE » QUE  
BRECHT PUIS HANNAH ARENDT  
DÉSIGNAIENT, NOUS ÉVOQUAIT  
LA FAÇON DON'T CERTAINS  
PEUPLES SE SERVENT DU RÊVE  
COMME MOYEN DE S'ORIENTER,  
LÀ OÙ L'OCCIDENT A OCCULTÉ  
L'IDÉE DE « RÊVER L'OBSCUR »

## ENQUÊTE

Entre janvier et mai 2017, nous avons donc mis en place les conditions d'une collecte de rêves systématique et massive dans les rues de Nanterre. Nous avons réuni un groupe d'une vingtaine de jeunes artistes, chercheurs, amateurs afin de recueillir des récits de rêve sur tout le territoire de la ville. L'équipe du Light House Project se retrouvait un dimanche par mois, pendant les cinq mois de la campagne présidentielle.

À l'aide d'une carte, nous avons défini des parcours dans différents quartiers de la ville. Par groupes de deux, nous allions ainsi à la rencontre des habitants, les abordant dans la rue à brûle-pourpoint, leur demandant s'ils avaient un rêve à partager. Chacun des collecteurs de rêve trouvait à sa façon la posture adéquate pour engager la conversation et recueillir des paroles. Il s'agissait d'écouter l'autre plutôt que lui « tirer les rêves du nez ». Il était par exemple important de spécifier que nous ne parlions pas du rêve en tant qu'idéal, désir ou utopie, mais bien de l'activité onirique – songes et cauchemars compris. Chaque duo était équipé d'un carnet et d'un enregistreur. Nous prenions en notes les détails et les impressions de ces rencontres, et enregistrions la conversation (si la personne nous en donnait l'autorisation). Au récit du rêve s'ajoutait donc le portrait du rêveur, à qui nous demandions de répondre à quelques questions (prénom, âge, lieu de naissance, lieux de vie, langue maternelle, éducation religieuse ou non). Nous précisions enfin le lieu et l'heure de la récolte, afin de localiser

le rêve dit sur une carte de Nanterre. La semaine suivant chaque balade de récolte des rêves, un nouveau groupe de volontaires se réunissait au théâtre pour retranscrire les entretiens sauvegardés sur microphones et constituer une archive onirique d'une ville en situation électorale.

La question principale qui s'est posée à nous, outre l'organisation des collectes de rêves proprement dite, a été la retranscription de ces enregistrements. Un travail apparemment laborieux et intimidant parce qu'il touchait à la question de l'écriture, dans un projet qui se fonde à la source de l'oral.

S'il s'agissait d'un acte d'écriture, alors notre geste ne pouvait pas relever de la seule dactylographie. Comment traduire les hésitations ? Comment rendre compte de l'accent et de la syntaxe des personnes interviewées ? Devait-on parler du bruit environnant ? Les digressions sur les élections ou d'autres considérations devaient-elles être prises en compte ?

Notre protocole s'est finalement inspiré des entretiens de Pierre Bourdieu dans *La Misère du monde* (1998) et de Georges Perec dans *La Boutique obscure* (1973), et vacillant entre ces deux références nous nous sommes créé un langage commun. Par approximations successives, nous avons cherché à rendre compte de la parole qui nous avait été confiée, mais aussi de la voix de nos interlocuteurs, de leurs non-dits et des sous-entendus que nous pensions entendre. Dans cette pluralité de retranscriptions, nous avons tenté de mettre en œuvre jusqu'au bout notre logique d'intégration des citoyens à la constitution d'un corpus de plus de 2000 pages d'entretiens<sup>3</sup>.

Le passage par des filtres de subjectivités multiples – les interviewers, les retranscripteurs, un auteur, des relecteurs, un éditeur, et ensuite des acteurs et un metteur en scène – a constitué la condition pour que cette mise à l'honneur du sujet ne se rabatte pas sur lui, mais au contraire le déploie, et le ramifie.

L'écriture littéraire n'étant pas le but de la démarche, mais un des possibles de la transformation en *objet* du rêve, comment imaginer donner une *Vita Nuova* aux rêves de notre archive ?

3 — Cette grande quantité de données a elle-même suscité nombre d'interrogations : comment les lire et les donner à entendre ? Mais aussi comment les conserver ? Comment les diffuser ? Ou encore comment interroger la façon dont elles ont été recueillies, afin de pouvoir les lire autrement, encore et encore ?

## ASSEMBLÉE ONIRIQUE

« Dans les rêves les mieux interprétés, on doit souvent laisser un point dans l'obscurité, parce que l'on remarque, lors de l'interprétation, que commence là une pelote de pensées de rêve qui ne se laisse pas démêler, mais qui n'a pas non plus livré de contributions supplémentaires au contenu de rêve. C'est alors là l'ombilic du rêve, le point où il repose sur le non-connu. »

Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, 1899.

Une fois les deux premiers dimanches retranscrits et édités, nous avons souhaité expérimenter cette matière au plateau avec un petit groupe de comédiens. À l'évidence, il était impossible d'appréhender ces textes en les réduisant à de simples entretiens. Cela avait le défaut de transformer les rêves en de médiocres petites saynètes théâtrales. Ce n'est que lorsque nous avons commencé à imprimer les textes sur de fines bandelettes de papiers de cinquante centimètres avec la complicité de l'artiste Benoît Verjat que nous sommes parvenus à donner chair à ces rêves.

Lors de nouvelles sessions de répétitions, à l'aide d'une imprimante thermique industrielle, d'une douchette pour code-barres et d'une base de données numériques dans laquelle étaient entreposés les rêves des habitants, les récits étaient imprimés en direct par l'auteur ou les interprètes depuis le plateau. Ce nouveau support nous invitait à aborder ces récits non plus comme des entretiens à rejouer, mais comme un *corpus* à activer. Cette matérialité offrait la possibilité de leur donner un corps, qu'ils fassent peau neuve, de se montrer comme habitant le monde, flottant dans l'air contre les parois auxquelles ils étaient accrochés ou glissant dans les mains des acteurs.

Ce nouveau format, à la différence des feuilles A4 qui interrompaient la lecture du récit en nous forçant à tourner la page, présentait l'avantage d'adapter une forme (la longueur d'une bandelette) à son contenu (un rêve). Mises bout à bout, les bandelettes se présentaient à l'échelle de chaque rêve singulier. Par ailleurs, elles obligeaient les acteurs à revoir, au sens propre comme au sens figuré, leur « position » de lecteur : expérimentant des postures, des manières de lire ou de se tenir, à chaque fois

induites par le papier.

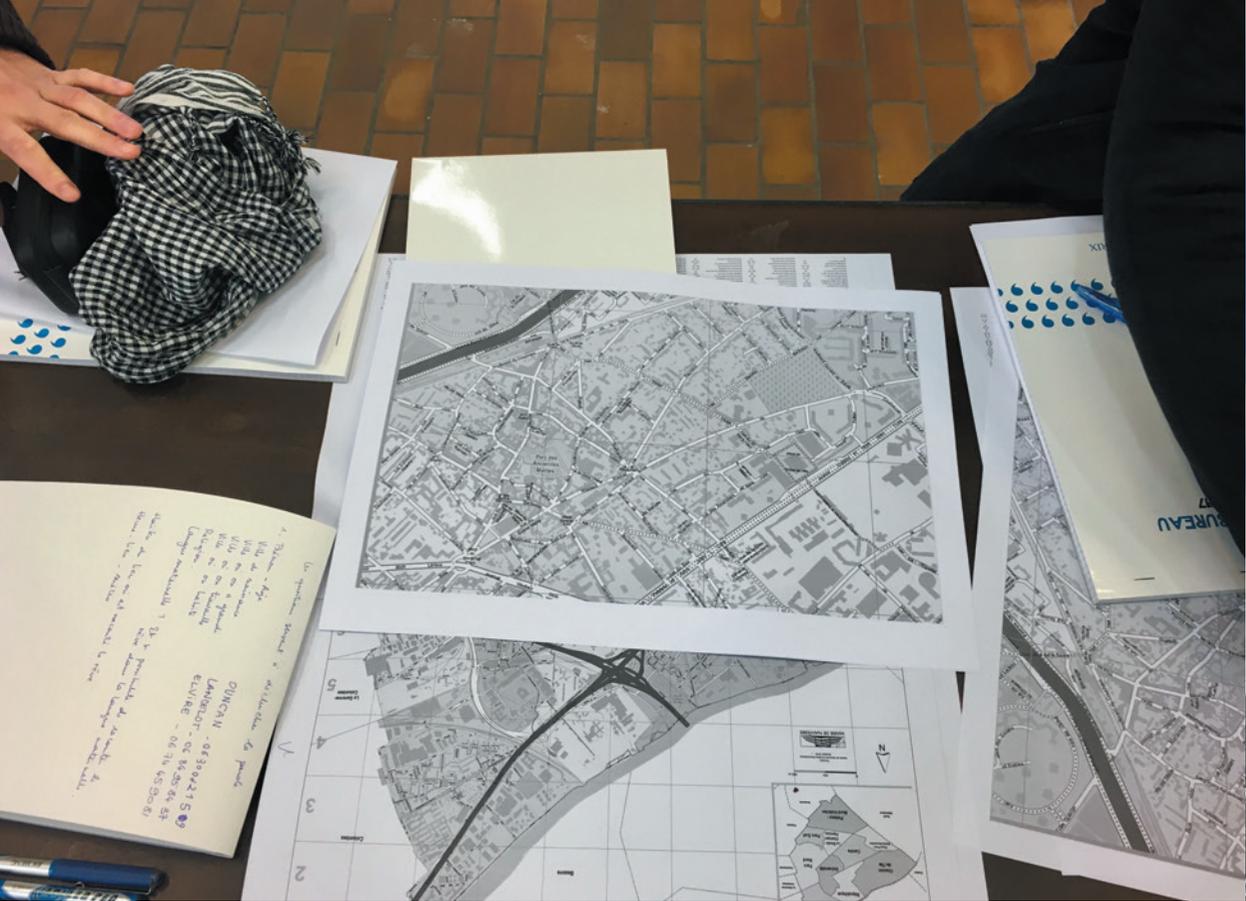
La suite de cette activation s'est pensée avec la conviction que le rêve et la radio étaient intrinsèquement liés. L'un et l'autre pouvant faire figure de *medium* ancien, archaïque aux yeux de certains, mais qui pourtant poursuivent leur route, indépassables. L'inframonde et la fréquence radiophonique sont en effet invisibles mais restent toutefois perceptibles. La radio étant rattachée dans notre imaginaire collectif à la résistance, le rêve ne pourrait-il pas devenir le lieu où se tendent les récits qui manquent ? Si nous rêvons ou écoutons une émission sur nos postes dans la solitude de nos chambres, nous sommes pourtant des milliers à en faire l'expérience simultanée. Enfin, l'un et l'autre sont rattachés à un fantasme de la science-fiction où machines et rêves sont les lieux de possibles mondes émergents.

Activant le corpus en le mettant en voix polyphoniquement à l'aide de micros, les acteurs se sont alors fait les dépositaires d'une parole intime (et non pas privée) dont ils sont les passeurs autorisés. Cette autorisation, elle nous avait été donnée par les habitants interrogés, qui savaient qu'en partageant ces récits ils participaient à l'élaboration d'une écriture qui ferait l'objet d'un livre ou d'un spectacle. Cette condition a probablement grandement facilité nos échanges et nous a permis d'envisager de créer une scène (au sens propre et figuré) où les rêves puissent gagner en représentativité. En donnant à entendre le brouhaha de cet inframonde auprès d'une assemblée, peut-être pourrions-nous créer une représentation en un sens qui serait au moins en partie politique : faire exister des entités sur une scène sur laquelle, jusqu'alors, elles n'avaient pas place (Latour 2005).

Il serait absurde de penser que le théâtre ne s'était jusqu'alors jamais attelé à cette tâche. Le lieu du plateau est par essence celui de l'apparition du rêve : *"To die, to sleep ; To sleep, perchance to Dream — aye, there's the rub, for in that sleep of death, what dreams may come, when we have shuffled off this mortal coil, must give us pause"*<sup>4</sup>. Mais les modalités de cette représentativité

EN DONNANT À ENTENDRE LE BROUHAHA DE CET INFRAMONDE AUPRÈS D'UNE ASSEMBLÉE, PEUT-ÊTRE POURRIONS-NOUS CRÉER UNE REPRÉSENTATION EN UN SENS QUI SERAIT AU MOINS EN PARTIE POLITIQUE : FAIRE EXISTER DES ENTITÉS SUR UNE SCÈNE SUR LAQUELLE, JUSQU'ALORS, ELLES N'AVAIENT PAS PLACE

4 — « Mourir, dormir ; Dormir ; rêver peut-être — eh, c'est le hic ! Car ce sommeil de mort peut apporter des rêves dont, lorsque nous rejetons notre chaos charnel, la perspective nous retient en suspens. » (Shakespeare 1996)



restent extrêmement complexes. En ce qui nous concerne, nous n'avons jamais cherché à jouer ou illustrer les rêves des Nanterriens. Il s'agit surtout de donner à entendre des récits qui manquent ; qui n'ont pas voix au chapitre. Mais les acteurs du Light House Project ne parlent pas « au nom de ». Ils ne sont pas les ambassadeurs des rêves : aucun des habitants ne nous a demandé de défendre le territoire de l'inframonde. Ils en sont encore moins les diplomates : ce n'est pas le travail des acteurs que de résoudre les conflits qui se tendent dans les lieux du rêve. Toutefois, ils se font peut-être les intercesseurs de l'inframonde et du monde éveillé. Ils s'essaient à devenir les médiums au sens technique du terme : tout comme un transistor offre une réception aux ondes radio et nous les rend audibles, ils offrent un canal de réception à des rêves et les rendent perceptibles. Ils leur offrent une figuration.

## FAIRE MONDE

*« Nous les Africains, nos rêves sont différents de vos rêves. Parce que vous, vous avez l'esprit cartésien. Nous, on a l'esprit... prémonitoire. Je sais pas comment le dire... Parce que nous, il n'y a pas de hasard. Le hasard n'existe pas. Même ce que tu vois dans les rêves, ça pourra arriver. C'est différent d'avec vous. »*

**(Ibrahim, Sénégalais, agent de sécurité au Conforama du Petit Nanterre, le 30 Avril 2017)**

Alors que nous n'avons pas encore exploré l'ensemble du corpus avec des acteurs au plateau nous pouvons toutefois entrapercevoir l'émergence d'un plurivers onirique. C'est ainsi que nous avons réussi à récupérer une diversité de narrations qui sculptent une pluralité de mondes et de conceptions du rêve au sein d'une même ville : prémonitoire, intime, dialogue avec les morts, chambre d'écho de la réalité plate, divin, simple effervescence du sommeil, tourné vers le passé, etc. De ce brouhaha (Ruffel 2016), « une dynamique se dégage ; une dynamique de décentrement, de débordement, de décadraage, instituant un nouvel imaginaire ». Ces récits peuvent-ils « faire monde » pour reprendre l'expression de Donna Haraway ?

Je doute que notre projet se situe à l'endroit d'une réactivation

massive du rêve. Les images traversent nos singularités et nous relie peut-être dans la ville endormie, mais avec légèreté et en silence. Nous avons cherché à créer une communauté de sensibles autour de l'objet du rêve, et notre action consiste à en élargir les cercles. À la question « Avez-vous rêvé cette nuit ? », la plupart des habitants repartent en se disant « Je ne me souviens pas. Mais peut-être la fois prochaine... » laissant ainsi une « fissure dans la carapace existentielle », pour reprendre une expression de Lancelot.

Ce que nous découvrons chaque jour un peu plus, alors que nous travaillons avec les acteurs au plateau sur notre corpus, c'est le dialogue ambigu que nous entretenons avec les rêves. Mais plus important encore, c'est le retour de flamme que nous observons du rêve sur la manière dont se structurent nos journées. Plusieurs entretiens nous ont prouvé à quel point le rêve a une capacité d'agir sur les vivants.

Le rêve aurait-il cette propriété quasi magique dont parle Starhawk ? Est-il le lieu où s'articulent les visions qui rendent possible une action politique ? Se mettre à l'écoute des rêves de la communauté que nous partageons est en tout cas une manière possible de repolitiser la nuit. Et nous cherchons à atteindre, ou constituer, ce lieu où le rêve est point de départ...

## BROUHAHA

*« Avant hier, j'ai rêvé que je rencontrais Emmanuel Macron. Je l'ai salué et je lui ai dit : "Je pense que vous serez le prochain Président de la France. Je vous assure que c'est vrai". Je l'ai vu dans mes rêves. Je lui ai dit ça. »*

(Ali, 49 ans, agent administratif au Consulat algérien de Nanterre, dimanche 26 février 2017)

LES IMAGES TRAVERSENT  
NOS SINGULARITÉS ET NOUS  
RELIE PEUT-ÊTRE DANS LA  
VILLE ENDORMIE, MAIS AVEC  
LÉGÈRETÉ ET EN SILENCE. NOUS  
AVONS CHERCHÉ À CRÉER UNE  
COMMUNAUTÉ DE SENSIBLES  
AUTOUR DE L'OBJET DU RÊVE, ET  
NOTRE ACTION CONSISTE À EN  
ÉLARGIR LES CERCLES

*« Je me retrouve en Norvège ou en Suède. Je me vois dans les Fjords, descente à fond, comme un saumon. Et franchir toutes les frontières. Je file dans un monde de glace. Mais je n'ai pas froid, car je suis en T-shirt ! Et puis une fois... le cauchemar, ça a été de me retrouver ici, à Paris, dans la Seine. Je fuyais les gens qui voulaient m'attraper. Les flics du 17 octobre 1961. »*

(M'Hamed Kaki, directeur de l'association culturelle Les Orange, dimanche 8 janvier 2017)

*« J'ai rêvé de mon père. Il est décédé. Ça fait l'année passée. Il a eu un cancer... On était au restaurant et il était parti directement manger le repas de quelqu'un dans le restaurant. Quelqu'un d'autre qu'on ne connaît pas dans le restaurant. Comme il avait faim, il n'a pas attendu. La personne était gentille, elle ne lui a rien dit. C'est ça mon rêve. On a une croix rouge à St Cloud. Vers là où il y a le bureau de poste alors j'ai donné, j'ai vu la responsable et j'ai donné de l'argent, puisque il y a des gens en précarité là-bas. Pour leur offrir, je sais pas... un bon repas. Parce que j'ai dit peut-être mon père a envie de manger pendant là... pendant là. En ce moment, pendant sa mort je sais pas, ça c'est l'intuition à moi. »*

(Majid, Nanterre, dimanche 26 mars 2017)

*« On a vu toutes ces tours apparaître, l'Arche de la Défense... Tous les matins, j'avais l'impression de me réveiller avec une nouvelle tour entre l'horizon et moi. Alors, je rêvais de chantier, de constructions, de bâtiments... »*

(Fausto, directeur de la salle de catch Jenny à Nanterre le 25 mars 2017)

*« Nous on ne rêve pas, mais si vous allez sur la place du marché vous allez en trouver des rêves ! »*

(Un SDF place Gabriel Péri, dimanche 7 janvier 2017)

*« Par contre, je sais que je rêve en français et pas en arabe car je cherche à m'intégrer jusque dans mon sommeil ! »*

(Mourad, ingénieur marocain arrivé en France en 2016, Boulevard du Levant, le 26 février 2017)

*« Très souvent, j'ai rêvé que je prenais un ascenseur et l'ascenseur ne s'arrêtait pas. C'est-à-dire, au dernier étage il perforait le plafond, et quand il redescendait, faisait la même chose. C'est-à-dire que, au rez de chaussée, il perforait le sol et il continuait. Or ça c'est un rêve, étant jeune, qui a été assez récurrent. »*

(Claude, 75 ans, ancien photographe, Place Maurice Thorez le 8 janvier 2017)

*« Donc... Un de mes amis mecs... Il me donnait son opinion sur comment j'étais. Euh... J'étais "restreinte" par la société, etc. Et des fois, les mecs peuvent faire cela : ils donnent leurs avis... Et j'avais fait de l'auto-défense, il y a quelques mois. Et je sais qu'avant de faire cela, je n'aurais pas répondu. Et là, dans mon rêve, je lui ai dit de se taire clairement. Et du coup, en me réveillant, j'étais assez contente, car je lui avais dit de se taire. Et que je m'étais défendue en quelque sorte. Voilà. »*

(Claire, 20 ans, étudiante en chant, Rue du Castel Marly, le 8 janvier 2017)

*« Ah oui, alors, il y en a un que je fais super souvent, et qui est génial... Et qui est transportant : c'est que je vole mais... en dansant. Et ça, c'est top... Alors, il n'y a pas d'histoire... Je vole partout. Il faut toujours tourner, pour continuer à voler en fait. »*

(Aliénor, 37 ans, travaille dans la grande distribution, Place du Marché, le 8 janvier 2017)

*« C'est un rêve que je faisais je pense quand j'avais 7, 8 ans. Je vivais en Normandie, pas loin de la mer, et dans mon rêve je me promenais le long d'une falaise où on n'avait pas le droit d'aller parce que c'étaient des zones qui s'effondraient fréquemment ; et dans mon rêve j'y allais quand même. Je marchais au bord de la falaise et je tombais dans le vide, mais je n'étais absolument pas angoissée par me... ma chute, et une fois... au moment où j'aurais dû me fracasser sur l'eau il y avait, il n'y avait pas d'impact, je passais directement à une autre scène, et je me réveillais peu de temps après avoir réalisé que je marchais et que je ne risquais rien. »*

(Camille, tapissier d'ameublement, a grandi dans la ville de Falaises, le 8 janvier 2017)

*« Je ne me souviens que de mes cauchemars. Je partage mes cauchemars avec ceux avec qui je vis. »*

(Anne-Marie, 77 ans, ancienne directrice d'école à la retraite, rue Maurice Thorez, 8 janvier 2017)

*« Dans les rêves, une fois il rigole avec moi. Il est bien et tout... Je me dis, mon patron, il va me filer un petit bifeton parce que là, il est bien... Et des fois il arrive et il me fait : "PUTAIN ! MAIS QU'EST CE QUE TU AS FAIT, L'ARABE ? ! VIENS VOIR ! PUTAIN TU ME FAIS CHIER !" »*

(Kaddour, 70 ans, ancien menuisier à la retraite, né dans la Wilaya de Clemeza, entretien sur la place du marché le 26 février 2017)

*« Alors, un des rêves, c'est par rapport à mon nouveau travail, que j'suis entourée de plein de gens, je parle de tous mes produits à base d'aloé vera, je suis super heureuse et tous les gens adhèrent, et tous les gens reviennent vers moi en me disant : "j'adore". Euh... Euh... Et... Et... Et ça... Et ça... Et ça se déchaîne, et je deviens une super woman. Voilà, c'est un de mes rêves, ça. »*

(Laurence 57 ans, a travaillé 35 ans à La Défense. Licenciée il y a quelques mois, elle est maintenant en conversion professionnelle dans le domaine du bien-être. Entretien le 8 janvier 2017)

*« Non, c'est personnel. Je ne veux pas me faire psychanalyser maintenant. »*

(Une dame, place Gabriel Péri le 26 février 2017)

*« Oh lala, non. Je n'ai jamais de rêve du tout. »*

(Un homme, la soixantaine, place Gabriel Péri, le 26 février 2017)

*« Pour ma copine, ça change, un rêve... Si c'est un cauchemar – elle se rappelle bien de ses rêves –, si c'est un cauchemar, ça peut même changer son humeur, et tout ça, parce qu'elle a fait tel rêve ou tel rêve. Elle sait que : voilà, c'est mauvais signe, ça va arriver... Moi je crois pas à ça, voilà. Mais si j'ai un conseil à vous donner, ne faites pas ça, "passez à côté". Ça peut bouleverser la vie des gens, de leur poser des questions aussi "approfondies". Passez à côté de ça. »*

(Un homme, au Bar bleu à la Place du Marché, le 26 février 2017)

*« J'ai rêvé un jour que je perdais mes dents, et quand on rêve qu'on perd les dents, en général, c'est décès ou des... J'ai perdu mon père après. »*

(Nadège, 29 ans, sur un petit pilier en pierre, en face d'un camion de charcuterie du marché)

« J'étais dans la forêt, dans le nord de la France, à la frontière. J'étais dans la forêt. On se promenait, comme quand j'étais petit, le week-end. Franchement, je ne sais pas pourquoi. Et ce matin, je me promène, je vois : "Fête des grands-mères, le 5 mars". Je vais repartir dans le Nord lui rapporter des fleurs. Et j'ai rêvé de ma grand-mère. Elle m'a foutu une tarte dans la gueule, et elle me dit : "Encore en train de boire, toi ?" ».

(Bob, dans un parc, le 26 février 2017)

« Il y en a un qui revient souvent. Très simple. Je rêve de mon grand-père. Il est mort. Mon grand-père est mort, et souvent, je rêve de lui. Il est au milieu d'une foule. Moi, je le regarde mais il ne bouge pas, il ne me voit pas. Je le regarde mais lui ne me voit pas. Jamais. »

(Sarah, 18 ans, place du marché, le 8 janvier 2017)

## BIBLIOGRAPHIE

Keith Basso, Carlo Severi, Jean-François Caro (trad.), 2016,  
*L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert*, Bruxelles, Zones Sensibles

Charlotte Beradt et Reinhart Koselleck, 2004,  
*Rêver sous le IIIe Reich*, Paris, Payot

Pierre Bourdieu, 1998,  
*La Misère du monde*, Paris, Seuil

Alice Hanson Cook, 2017,  
*Des femmes contre des missiles. Rêves*, Paris, Cambourakis

Sandra Delacourt, Katia Schneller, Vanessa Théodoropoulou, et al., 2016,  
*Le chercheur et ses doubles*, Paris, B42

Vinciane Despret, 2015,  
*Au bonheur des morts*, Paris, La Découverte

Didier Debaise et Xavier Douroux, 2013,  
*Faire art comme on fait société : Les Nouveaux commanditaires*, Dijon, Les Presses du réel

Georges Duby, 1980,  
*Dialogues*, Paris, Flammarion

Sigmund Freud, [1989], 2003,  
*L'Interprétation des Rêves*, Paris, Presses Universitaires de France

Donna J. Haraway, 2016,  
*Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*, Durham, Duke University Press Books

Ismaïl Kandaré, 1990,  
*Le Palais des rêves*, Paris, Fayard

Eduardo Kohn et Grégory Delaplace (trad.), 2017,  
*Comment pensent les forêts : Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, Bruxelles, Zones Sensibles

Bruno Latour and Peter Weibel eds., 2005,  
*Making Things Public: Atmospheres of Democracy*, Karlsruhe, The MIT Press

Ursula Le Guin, 2002,  
*L'Autre côté du rêve*, Paris, Le Livre de Poche

Mohammad Malas, 1987,  
*The Dream*, film documentaire, Maram Cinema, 45 minutes

Marie-José Mondzain, 2017,  
*Confiscation : Des mots, des images et du temps*, Paris, Les liens qui libèrent

Marie-José Mondzain, 1996,  
*Image, icône, économie : Les Sources byzantines de l'imaginaire contemporain*, Paris, Seuil

Tobie Nathan, 2011,  
*La Nouvelle Interprétation des rêves*, Paris, Odile Jacob

Gérard de Nerval, [1855], 1999,  
*Aurélia ou le Rêve ou la vie*, Paris, Le Livre de poche

Georges Perec, [1973], 2010,  
*La Boutique Obscure*, Paris, Gallimard

Charles Reznikoff et Marc Cholodenko, 2012,  
*Témoignages : Les États-Unis*, Paris, POL

Lionel Ruffel, 2016,  
*Brouhaha : Les mondes du contemporain*, Paris, Verdier

William Shakespeare et André Markowicz (trad.), [1603], 1996,  
*Hamlet*, Paris, Babel

Starhawk, 2015,  
*Rêver l'obscur / femmes, magie et politique*, Paris, Cambourakis

Isabelle Stengers, 2000,  
*Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte

Jean-Jacques Wunenburger, 1978,  
*L'utopie ou La crise de l'imaginaire*, Paris, Encyclopédie universitaire, Jean-Pierre Delarge (ed.)

La revue Corps-Objet-Image du TJP Centre Dramatique National d'Alsace - Strasbourg est une publication péridisciplinaire réunissant artistes et chercheurs pour explorer les territoires et les pensées plurielles des arts de la scène contemporaine.

Après *Infra, l'en-deçà du visible* et *Alter, l'autre de la matière*, le troisième numéro de la revue déploie la thématique de la Ré-animation en se faisant l'écho des réinvestissements de l'animisme et de ses résurgences étranges (weird !), dans les champs artistiques, politiques, scientifiques et anthropologiques.

Les articles ont été publiés sur le site Corps-Objet-Image au rythme des Week-ends TJP des saisons 2016/2017 et 2017/2018. Ils font l'objet d'une publication papier parue en mars 2018 à l'occasion de la Biennale Internationale Corps-Objet-Image du TJP - Les Giboulées (ISBN 978-2-952815-7-3).

**www.corps-objet-image.com** / tous droits réservés

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle. Les articles peuvent être consultés et reproduits sur un support papier ou numérique sous réserve qu'ils soient strictement réservés à un usage personnel, scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale.

La reproduction devra mentionner, « TJP Éditions », « Revue Corps-Objet-Image », l'auteur et le titre de l'article.

**TJP EDITIONS** / 1 RUE DU PONT SAINT-MARTIN / 67000 STRASBOURG  
**www.tjp-strasbourg.com** / **www.corps-objet-image.com**

TJP - CDN D'ALSACE STRASBOURG  
CENTRE EUROPÉEN DE CRÉATION ARTISTIQUE POUR LES ARTS DE LA MARIONNETTE  
DIRECTION RENAUD HERBIN